

Un homme de compagnie

Jean-François Vielle

Je n'ai jamais aimé les chats.

Ça ne se discute pas vraiment. On est chat ou on est chien ou bien ni l'un ni l'autre.

S'il fallait vraiment trouver des raisons, j'ai toujours eu le sentiment que ce félin n'agissait que par pur intérêt et non par empathie, à l'inverse du chien. Il passe le plus clair de son temps à se prélasser, lové dans son panier ou dans des lieux improbables et devient soudainement câlin à l'heure de sa pâtée, un modèle d'hypocrisie selon moi.

Lorsqu'un beau jour, mon ami d'enfance, connaissant mon peu d'affinités pour l'animal, me supplia, en vue d'une virée amoureuse sur la côte avec son amie, de garder à son domicile son chat pour le week-end. Ce ne fut qu'au nom de notre amitié ancienne et indéfectible que j'acceptai.

Mon ami avait tout prévu afin de me faciliter la tâche. Il installa dans une pièce dédiée le panier du chat, sa litière, son écuelle et le paquet de croquettes puis me donna les recommandations en matière de nourriture et de propreté, ainsi que l'adresse du vétérinaire en cas de gros pépin. À l'écoute de cette liste fournie,

j'en venais presque à regretter ma décision. Constatant mon air inquiet, il me rasséna en m'assurant que le chat était réglé comme une horloge ; il somnolait d'habitude pratiquement toute la journée en dehors de ses deux sorties alimentaires vers midi puis vers 18h.

Tout se passa bien durant la matinée. Installé dans le salon de mon ami, je lisais, passai quelques coups de fil de mon téléphone portable, effectuai quelques recherches sur internet. Le chat ne se faisait pas entendre et j'en venais à apprécier sa discrétion et à oublier sa présence.

En fin de matinée, la sonnerie de mon portable retentit.

Je pris aussitôt l'appel afin de ne pas compromettre les rapports distants qui s'étaient établis entre moi et le chat.

Les mots claquèrent à mon oreille.

— Bonjour Luc, c'est Violette...

Le choc fut si violent dans ma tour de contrôle cérébrale que mon esprit se mit aussitôt en mode pause, le temps de mettre de l'ordre dans le tohu-bohu de mes pensées et pouvoir formuler une réponse cohérente ; Violette qui m'avait quitté il y a un an, Violette dont l'absence me broyait le cœur chaque jour, chaque minute, Violette, Violette...

Le temps s'éternisait et, le cerveau coulé dans le béton, j'étais toujours dans l'incapacité de formuler une suite de mots intelligibles.

Alors, au fin fond d'une zone cérébrale dont j'ignorais jusqu'à présent l'existence, une zone sans doute dédiée aux situations

de survie, je perçus une légère agitation. Et le miracle se produisit ; je m'entendis dire, d'une voix un peu rauque :

— Violette, tu m'as tellement manqué...

J'allais enfin lui renouveler mon amour toujours intact, ma flamme encore vivace lorsque, dans le silence de la pièce, un miaulement incongru explosa comme une bombe.

Le maudit animal était là, à cinq pas de moi, immobile en position de sphinx, me fixant de ses yeux étranges, exigeant sans ambiguïté qu'on lui serve son repas.

Dans l'incapacité de me concentrer et sentant déjà la rage enfler en moi, je lâchai à Violette.

—Ne quitte surtout pas, j'ai un problème avec le chat, je reviens tout de suite.

Calant le portable au creux de mon épaule, je consultai ma montre. Le chat se fichait de moi. Sa pâtée n'était prévue que dans une heure ! Son horloge ne tournait plus rond. Il aurait voulu me pourrir la vie, il n'aurait pas mieux fait.

Tremblant de colère contenue, je déboulais dans le couloir, suivi comme mon ombre par le félin.

Je traversai à toute allure le couloir, le bête filant entre mes jambes, manquant de me faire trébucher, comme si elle craignait que je ne m'écarte un tant soit peu du chemin de son écuelle.

Une impulsion me saisit alors. Au moment même où je franchissai la porte d'extrémité du couloir pour déboucher sur la pièce dédiée à son repas, je m'immobilisai brusquement et

refermai d'un coup sec la porte du couloir, ôtant de ma vue l'animal emporté par son élan.

Juste avant que la porte ne se referme, j'eus alors le temps de saisir en un éclair le regard du chat, deux gouffres dorés qui m'aspiraient et me pénétraient au plus profond.

Oublieux des états d'âme de la bête, je repris aussitôt la conversation là où elle avait été interrompue par l'intrus à quatre pattes.

Un rendez-vous fut fixé avec ma bien aimée miraculeusement réapparue et je me laissai bercer enfin par la perspective de délicieuses retrouvailles.

À midi, selon le rituel prévu, j'allai nourrir le chat avant de me préparer mon propre repas. L'animal ne fit aucun commentaire et attendit patiemment d'être servi avant de commencer à attaquer ses croquettes. Il semblait avoir compris qui était le maître.

Tandis que je dégustais dans la cuisine le saumon grillé que m'avait préparé mon ami, le chat, ayant achevé ses croquettes, vint s'installer sur une chaise juste en face de moi.

Assis dans sa position favorite de sphinx, il semblait s'être minéralisé. Son regard insondable était braqué sur moi, ses pupilles n'étaient plus que des fentes imperceptibles noyées dans l'océan doré de ses iris.

D'un coup, je me sentis mal à l'aise, décontenancé. Je continuai à manger comme si de rien n'était pour ne pas céder à cette pression muette.

Alors, je sentis l'arête qui venait de se planter tout au fond de ma gorge.

Mes doigts en pince tentèrent une incursion dans cette zone reculée mais ne firent que provoquer un début de vomissement. Les boulettes de mie de pain accompagnées d'eau se révélèrent de dérisoires projectiles d'expulsion. Je commençai à râler et à étouffer.

Le chat me fixait, impénétrable.

En proie à une agitation incontrôlable afin d'extraire le démon qui obstruait ma gorge, je percutai violemment l'étagère de la cuisine qui faisait office de séparation avec le salon. Comme dans un cauchemar, où le temps ralentit et la volonté est sans effet sur l'engourdissement du corps, je vis basculer le lourd poêlon à fondue posé sur la planche supérieure.

L'instant d'après, la rencontre entre le récipient en fonte et mon pied gauche se produisit. La douleur fut inouïe, insoutenable. Je m'écroulai à terre et me fracassai le coude. J'en avais presque oublié que, l'instant d'avant, j'étouffais. Pourtant l'arête n'avait pas quitté sa cache reculée.

Je n'entrevis plus qu'une solution : une aide extérieure, pompiers ou SAMU. Je me traînai vers mon portable posé sur la table de la cuisine.

Jamais je n'aurais imaginé que le chemin fût si long entre le dallage de la cuisine et la surface de la table. Dans mon état, cela représentait un Everest inaccessible. Je rampais lamentablement, crachotant, ahanant, éructant un chapelet de jurons de charretier.

Tel une bête agonisante, usant mes genoux et mon coude valide, j'avançais sans réfléchir, comme une brute, guidé par la seule volonté de survivre ; chaque parcelle de terrain gagné était une petite victoire.

J'évitais d'aspirer l'air trop goulûment afin de ne pas provoquer le monstre enfoui dans ma gorge. Mes muscles commençaient à se tétaniser.

Il me sembla qu'une éternité s'était écoulée quand enfin m'appuyant sur mon coude valide et rassemblant mes dernières forces, avant qu'il ne soit trop tard, je parvins à me hisser suffisamment pour que ma main parvienne à s'emparer du portable.

Je retombai lourdement sur le dallage, tenant entre mes mains le saint graal, mon ultime lien avec le monde des humains. Après plusieurs essais, au bord de l'asphyxie, je réussis enfin à composer le numéro du SAMU et à appuyer sur la touche du haut-parleur.

Une douleur fulgurante explosa dans mon cerveau et, proche de l'évanouissement, je lâchai le portable. Mon coude brisé, sollicité malgré lui par mon récent effort, se rappelait à mon bon souvenir.

Alors, une voix au bout du fil, très maîtrisée, se faufila jusqu'à mon esprit au travers de la gangue de souffrance qui l'enserrait :

- Allô, je vous écoute.
- AAAARGH...arête...coincée...au fond gorge.
- Détendez-vous, votre adresse, s'il vous plaît ?
- AAAAAAARGH...

— Je vous entends mal, pourriez-vous articuler ?

Dans un dernier sursaut, mobilisant mes ultimes forces et tournant la tête vers le portable, j'allais cracher cette maudite adresse.

Je vis alors le chat qui s'approchait tranquillement de sa démarche de danseuse en fixant sur moi le même regard que celui qu'il m'avait adressé lorsque je lui avais claqué la porte au nez, un regard que je ne pouvais oublier. En cet instant, ses iris dorés n'étaient plus que deux abîmes vertigineux, deux soleils brûlant de haine.

Il s'étira lentement avec beaucoup de grâce, tendit sa patte gauche et la pressa sur l'écran du téléphone : « Clic... »